

August Kovačec

Les Séfardim en Yougoslavie et leur langue

(D'après quelques publications yougoslaves)

Toute activité culturelle de la petite communauté juive en Yougoslavie¹ a été brutalement interrompue par les événements tragiques de l'occupation nazie (1941—45), qui eut pour conséquence une extermination presque intégrale des Juifs yougoslaves. Un dixième à peine de la population juive a survécu aux massacres et aux camps de concentration. Dans les premières années de l'après guerre, les Juifs de Yougoslavie ont fait beaucoup d'efforts pour restaurer d'abord leur organisation communautaire et religieuse; *l'Union des communautés juives de la Yougoslavie (Savez jevrejskih općina Jugoslavije)* a commencé, en 1950, à publier son bulletin — mensuel ou bimensuel (jusqu'à 1955 polycopié). Outre ce bulletin, destiné à l'information de ses membres, et concernant surtout les problèmes de la pratique quotidienne ainsi que l'organisation du travail dans les communautés, l'Union publie, depuis 1954, un *Almanach juif (Jevrejski almanah)* qui réunit des textes traitant de l'histoire, de la civilisation, de la langue et de la littérature, notamment des Juifs de Yougoslavie. Les sept volumes des cet Almanach parus jusqu'à présent² contiennent plusieurs études sur les Séfardim de Yougoslavie susceptibles d'intéresser les romanistes. L'Almanach étant destiné à un public assez varié, les articles d'un caractère tout à fait pratique côtoient les études d'un niveau scientifique élevé. A Sarajevo, le *Comité de la célébration du 400^e anniversaire de l'arrivée des Juifs en Bosnie-*

¹ En Yougoslavie paraissent entre les deux guerres plusieurs revues éditées par différentes organisations juives, p. ex. *Zidov* («Le Juif»), *Zidovska svijest* («La conscience juive»), *Jevrejski život* («La vie juive») etc.

² *Jevrejski almanah* (dans le texte qui suit JA), Beograd, 1954, (I), 1955/56 (II), 1957/58 (III), 1959/60 (IV), 1961/62 (V), 1963/64 (VI), 1965—1967 (VIII).

-Hertzégovine fit paraître, en 1966, sous la direction du docteur Samuel Kamhi, professeur de l'Université de Sarajevo, un volume du jubilé³ (*Spomenica 400 godina od dolaska Jevreja u Bosnu i Hercegovinu*), réunissant un nombre considérable de travaux sur l'histoire, la civilisation et la langue des Juifs espagnols en Bosnie.

Nous nous proposons de présenter le contenu des huit volumes mentionnés ci-dessus dans la mesure où ceux-ci peuvent intéresser les romanistes. Les pays de la Yougoslavie faisant autrefois partie de l'Empire Ottoman (Macédoine, Serbie, Bosnie-Hertzégovine) comptaient, jusqu'à la deuxième guerre mondiale, une population séfarde relativement nombreuse. Jusqu'aux années quarante cette population se servait d'un idiome roman: le judéo-espagnol.

Données historiques. La plupart des études figurant dans les huit volumes en question sont consacrées aux différents aspects de l'histoire des Séfardim en Yougoslavie.

En BOSNIE: Samuel Pinto: «Položaj bosanskih Jevreja pod turskom vladavinom» (La situation des Juifs en Bosnie sous la domination turque, JA I, pp. 48—57); A. Sućeska, «Položaj Jevreja u Bosni i Hercegovini za vrijeme Turaka» (La situation des Juifs en Bosnie-Hertzégovine à l'époque turque, *Spomenica*, pp. 47—54); Haim Kamhi, «400-ta godišnjica Jevrejske opštine u Sarajevu», (Le 400^e anniversaire de la communauté juive de Sarajevo, JA V, pp. 15—23); Samuel Pinto, «Prosvjetne prilike bosanskih Jevreja za turske vladavine» (L'enseignement chez les Juifs de Bosnie pendant la domination turque, JA II, pp. 64—70); Alija Bejtić, «Jevrejske nastambe u Sarajevu» (Les habitations juives à Sarajevo, *Spomenica*, pp. 23—32); Moric Levi, «Rav Danon i Rudži-paša» (*Spomenica*, pp. 327—335); Josef Konforti, «Jevreji u unutrašnjosti Bosne i Hercegovine» (Les Juifs à l'intérieur de la Bosnie-Hertzégovine, *Spomenica*, pp. 131—140); Haim Kamhi, «Jevreji u privredi Bosne i Hercegovine» (Les Juifs dans l'économie de la Bosnie-Hertzégovine, *Spomenica*, pp. 55—70); Aleksandar Stajić — Jakov Papo, «Ubištva i drugi zločini izvršeni nad Jevrejima u Bosni i Hercegovini u toku neprijateljske okupacije» (Les Juifs de Bosnie-Hertzégovine, victimes des meurtres et des crimes au cours de l'occupation nazie, *Spomenica*, pp. 205—247). Citons encore, parmi différentes autres études, l'excellente synthèse de Todor Kruševac, «Društvene promjene kod bosanskih Jevreja za austrijskog vremena» (Les changements sociaux chez les Juifs de Bosnie à l'époque autrichienne, *Spomenica*, pp. 71—97).

En SERBIE: Božidar Kovačević, «O Jevrejima u Srbiji od XVIII do početka XX veka» (Sur les Juifs en Serbie depuis

³ Désigné plus loin comme *Spomenica*.

le XVIII^e jusqu'au commencement du XX^e siècle, JA IV, pp. 105—112); Vuk Vinaver, «Jevreji u Srbiji početkom XX veka» (Les Juifs en Serbie au début du XX^e siècle, JA II, pp. 28—34); Ejub Mušović, «Nešto o novopazarskim Jevrejima i njihovoj sudbini u drugom svetskom ratu» (Quelques mots sur les Juifs de Novi Pazar et sur leur sort pendant la deuxième guerre mondiale, JA VII, pp. 149—156).

En CROATIE: (Dubrovnik et les villes du littoral dalmate): Jorjo Tadić,⁴ «Iz istorije Jevreja u jugoistočnoj Evropi» (Fragments de l'histoire de Juifs en Europe du Sud-Est, JA IV, pp. 29—53); «Doprinos Jevreja trgovini s dalmatinskim primorjem u XVI i XVII veku» (La contribution des Juifs au développement du commerce avec le littoral dalmate pendant le XVI^e et le XVII^e siècles, *Spomenica*, pp. 33—46); Vuk Vinaver, «O Jevrejima u Dubrovniku u XVIII veku» (Sur les Juifs à Dubrovnik au XVIII^e siècle, JA IV, pp. 65—78); Haim Kamhi, «Novopronađeni dokumenti dubrovačkog arhiva» (Quelques documents récemment découverts aux Archives de la ville de Dubrovnik, JA I, pp. 68—75).

En MACEDOINE (à Bitolj): Duško Hr. Konstantinov, «Bitoljski Jevreji u VMRO» (Les Juifs de Bitolj membres du Mouvement révolutionnaire macédonien, JA VI, pp. 92—95); «Ekonomska likvidacija bitoljskih Jevreja za vreme fašističke okupacije Makedonije» (Mesures économiques contre les Juifs de Bitolj pendant l'occupation fasciste de la Macédoine), JA V, pp. 172—180).

Expulsés de l'Espagne par les «Rois Catholiques» en 1492, et du Portugal par le roi Manuel en 1496, les Séfardim s'installèrent dans certains pays méditerranéens et balkaniques se trouvant à cette époque sous la domination ottomane. L'Empire Ottoman avait tout intérêt à faire un bon accueil aux expulsés, pour donner de l'essor à une économie qui, à l'époque, se trouvait considérablement retardée par rapport à celle des pays de l'Occident européen. Les commerçants et artisans juifs s'installèrent d'abord dans les grads ports et les villes, notamment à Constantinople et à Salonique.

Quoique la formation des communes séfardes importantes en Yougoslavie date de la moitié du XVI^e siècle, il n'y a aucun doute que les Séfardim s'étaient trouvés, dès le commencement de leur exode vers l'Est, en contact avec les populations slaves du Sud. La cité de Dubrovnik (Raguse) était connue à cette époque comme un impotrant centre maritime et commercial, qui jouait le rôle médiateur entre les pays balkaniques et ceux de l'occident. Une partie des Séfardim fut, très probablement,

⁴ Jorjo Tadić a publié sur les Juifs à Dubrovnik le livre portant le titre *Jevreji u Dubrovniku do polovine XVII stoljeća* (Les Juifs à Dubrovnik jusqu'à la moitié du XVII^e siècle), Sarajevo, 1937.

transportée, aux Balkans, par les bateaux ragusains, surtout en 1502 et 1503 (la guerre entre la Turquie et la Venise allant de 1499 à 1503, les luttes entre les Français et les Espagnols en Italie du Sud de 1502—1503). Dubrovnik, république catholique libre mais sous le protectorat turc, était seule à avoir des relations avec tous les pays méditerranéens. En analysant cinq documents des Archives de la ville de Dubrovnik qui datent de cette époque, J. Tadić conclut qu'en 1502 au moins deux cents Juifs espagnols et portugais (à savoir 4 caravanes) étaient passés par Dubrovnik (dont trois caravanes se rendirent à Salonique et une à Skopje). En 1503 une caravane de Juifs espagnols passait par Dubrovnik en route pour Salonique (cf. Tadić, JA IV, pp. 29—53, surtout pp. 30—36). Tout porte à conclure que les caravanes dont font mention les documents en question n'étaient pas les seules.

On pense aussi que les Ragusains furent, au commencement, assez hostiles aux Juifs, mais que par la suite ils finirent par leur permettre de s'installer à Dubrovnik. En 1540, y fut constitué un ghetto. Bien que les documents dont on dispose prouvent que la grande majorité des Juifs espagnols passant par Dubrovnik se rendaient à Salonique, on peut toutefois supposer qu'une partie peu importante devait s'installer à l'intérieur de la Péninsule Balkanique, notamment en Bosnie.

L'importance qu'allaient prendre par la suite les Juifs à Dubrovnik, est bien mise en lumière par les documents en judéo-espagnol et en hébreux se trouvant aux Archives de la ville. Haim Kamhi (JA I, pp. 68—75) analyse trois lettres en ladino, écrites en caractères *rachi* (dont la première date de la fin du XVII^e siècle, la deuxième du commencement du XVIII^e, alors que la datation de la troisième reste difficile: elle est probablement du XVIII^e siècle). Ces trois lettres nous apprennent plusieurs détails sur le rôle des Juifs dans la vie de Dubrovnik et les professions qu'ils exerçaient (commerçants, interprètes etc.). Vinko Ivančević (JA VI, pp. 67—79), en analysant des documents provenant des Archives de Dubrovnik (se situant entre 1751 et 1808) conclut, entre autres, que les Juifs jouaient un rôle particulièrement important dans le développement de la navigation ragusaine. Sans figurer en l'occurrence comme navigateurs mêmes, ils furent souvent copropriétaires de bateaux (Ivančević cite entre autres les noms tels que: *Campos, Levi, Maestro, Pardo, Tolentino* etc.), administrateurs d'entreprises de navigation, financiers de commerce maritime. Ils apparaissent également comme fournisseurs de crédits pour l'achat de bateaux.

Au début installés surtout à Constantinople et à Salonique, les Juifs n'ont pas tardé à pénétrer, à titre de commerçants et d'artisans, à l'intérieur de la Péninsule Balkanique. C'est ainsi

qu'ils finissent par atteindre les pays yougoslaves: Macédoine, Serbie et Bosnie. Ils n'arrivaient pas en Bosnie en passant par Dubrovnik, mais par Salonique et Constantinople (cf. H. Kamhi, JA IV, p. 18.; J. Tadić, *Spomenica*, p. 34, JA IV, pp. 34, 35, S. Kamhi, *Spomenica*, p. 106). Ils furent particulièrement attirés par d'importants centres commerciaux tels Skopje (Üsküb) et Bitolj (Monastir, Bitola) en Macédoine, Belgrade en Serbie, Sarajevo en Bosnie.

A en juger d'après les documents disponibles, les premiers Séfardim viennent à Sarajevo en 1551, probablement en vue d'examiner la possibilité de s'y installer. Ce n'est pourtant qu'à partir de 1565 qu'ils atteignent un nombre un peu plus important et que l'on peut envisager l'établissement d'une communauté juive religieuse (H. Kamhi, Ja V, p. 20). La migration en Bosnie continue jusqu'à la fin du XVI^e siècle (S. Kamhi, *Spomenica*, p. 108). Quant à la Serbie, les Juifs s'y installent probablement vers le commencement du XVI^e siècle (Vinaver, JA II, p. 28) (il est difficile de se prononcer sur la date précise de leur arrivée). Pour la période du XVII^e et du XVIII^e siècles, on dispose d'un plus grand nombre de documents, permettant de conclure que, dans les premières années du XVII^e siècle, au moins 35% des marchandises provenant des Balkans et transportées par Dubrovnik vers l'Occident appartenait aux commerçants juifs (Vinaver, Ja II, p. 29), ce qui indique que leur nombre devait être relativement considérable.

Etant donnée une situation politique fort précaire, les Juifs de Belgrade traversaient souvent le Danube (surtout au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e siècle) pour s'installer à Zemun, ou bien passaient en Bosnie (Vinaver, JA II, p. 33) de sorte que leur nombre à Belgrade varie beaucoup d'une époque à l'autre.

Une fois la situation politique stabilisée en Bosnie, les Juifs, dès le XVI^e siècle, commencent à participer de façon importante aux échanges commerciaux de l'Empire Ottoman avec l'Occident. En Bosnie, ils deviennent les concurrents principaux des commerçants ragusains. Jouant un rôle de médiateur entre l'Orient islamique et l'Occident chrétien, Dubrovnik commence très tôt à attirer un nombre toujours croissant de Juifs balkaniques. Au fur et à mesure que l'échange commercial avec l'Occident augmentait, un autre port adriatique, Split, prend de l'importance et attire les Juifs balkaniques. En 1566, Daniel Rodriguez propose au gouvernement de Venise un projet de commerce juif par la voie de Split, ainsi que la construction et l'aménagement du port. Ce projet fut réalisé en 1592 (Tadić, *Spomenica*, p. 40).

Les Juifs ne cesseront de conserver, jusqu'à la fin du XIX^e siècle au moins, les positions qu'ils avaient acquises dans le

commerce depuis la fin du XVI^e siècle (Tadić, *Spomenica*, p. 46).

Pendant longtemps, l'unique colonie juive en Bosnie se trouva à Sarajevo. Vu l'augmentation de la population juive à Sarajevo, ainsi que les besoins du commerce, ils ne tardent pas à s'installer aussi dans d'autres villes de Bosnie. Vers le milieu du XVIII^e siècle, ils atteignent Travnik, siège des vézirs de Bosnie, où l'on note, à partir de 1763, une communauté juive organisée. Beaucoup plus tard, probablement au XIX^e siècle, ils finiront par s'installer dans d'autres petites villes de la région: Visoko, Zenica, Rogatica (où ils viennent du côté de Sarajevo), Bugojno, Jajce, Livno, Tešanj, Zenica (où ils viennent du côté de Travnik), de même que Višegrad, Bijeljina, Tuzla, Banja Luka, Mostar, Brčko, Bihać, Zvornik, Zavidovići, Derventa, Žepče, Doboj (Kruševac, *Spomenica*, p. 78; Konforti, *Spomenica*, p. 138; S. Kamhi, *Spomenica*, p. 106).

Dans l'Empire Ottoman, les Juifs bénéficiaient d'une certaine autonomie, tant au point de vue religieux que juridique et scolaire (Sućeska, *Spomenica*, p. 48; Kruševac, *Spomenica*, p. 73; S. Kamhi, *Spomenica*, p. 106; Pinto, JA I, pp. 52—53). Vu le profit que tirait l'état de leur commerce et de leur industrie, ils avaient une situation civile et juridique supérieure à celle des autres «non-musulmans», sans que celle-ci fût réglée par aucune loi. Ce n'est qu'en 1856 que leur furent reconnus les droits dont bénéficiaient les autres citoyens, tel le droit au service militaire et celui de l'accès aux fonctions de l'Etat. Si avant cette date ils accédaient occasionnellement aux services publics, ceci était dû uniquement à leurs qualités professionnelles de banquiers, de trésoriers et autres (cf. Pinto, JA I, p. 54). Le plus souvent, les Juifs se situaient entre les deux classes principales: la classe dirigeante des musulmans et le «raya» chrétien. Souvent, leur position sociale était payée en argent. T. Kruševac considère que l'on a tendance à exagérer la tolérance des autorités ottomanes envers les Juifs (*Spomenica*, p. 72). Leur religion, leur langue, leurs professions, leur position sociale les condamnaient à un isolement presque complet. Ils ne réussissaient, selon lui, qu'au prix de difficultés énormes à s'adapter à ces nouveaux pays. Même s'ils n'étaient pas contraints par la force, comme en Occident, à habiter des ghettos, ils se séparaient des autres volontairement⁵ et s'enfermaient dans de petits groupes où ils menaient une vie à part. Les contacts avec d'autres groupes confessionnels se limitaient aux rapports officiels et professionnels (Kruševac, *Spomenica*, pp. 73, 74; S. Kamhi, *Spomenica*, p. 106).

⁵ Pour une habitation collective des Juifs à Sarajevo («čifuthana»; «kortič», «kortičiko»), cf. A. Bejtić, *Spomenica*, p. 25.

Cet isolement est resté plus ou moins entier jusqu'à l'occupation autrichienne de la Bosnie, en 1878. De nouvelles conditions de vie, ainsi, qu'une orientation différente de l'économie, n'ont pas tardé à bouleverser les relations sociales établies dans les communautés juives. Toutefois, l'isolement ne s'en maintient pas moins jusqu'à la fin du XIX^e siècle (Kruševac, *Spomenica*, pp. 81, 82, 84, 85).

Sarajevo cesse d'être le centre commercial principal de la Bosnie du fait que la direction du commerce se déplace vers le nord et le nord-ouest et ne passe plus par la côte dalmate (Kruševac, *Spomenica*, p. 84): ce processus s'amorce dès les débuts du XIX^e siècle, à l'époque où l'Autriche, après la chute de Napoléon, entre en possession de toute la Dalmatie (H. Kamhi, *Spomenica*, p. 58).

L'occupation autrichienne a profondément secoué les conditions de vie en Bosnie, de sorte que la communauté séfarde ne pouvait plus rester dans son isolement. Nombre de commerçants s'adaptent très vite aux nouvelles conditions et acceptent les changements apportés par l'occupation (Kruševac, *Spomenica*, pp. 81, 82, 83). La différenciation sociale à l'intérieur de la communauté séfarde devient de plus en plus accentuée, notamment à Sarajevo où la communauté fut divisée en riches et pauvres. Le nombre des Séfardim pauvres augmente rapidement dans les dernières années du XIX^e siècle (Kruševac, *Spomenica*, pp. 86, 87, 88). Les enfants séfardes commencent à fréquenter de plus en plus d'autres écoles que celles de leur confession. La connaissance du serbo-croate, qui auparavant se réduisait à un langage rudimentaire indispensable pour le commerce, devient maintenant une nécessité impérieuse. C'est ainsi qu'en 1894 la communauté séfarde de Sarajevo réclame un professeur de serbo-croate pour les enfants juifs (Kruševac, *Spomenica*, p. 90). Il est significatif que de nombreuses sociétés culturelles et les associations de bienfaisance (p. ex. *La Benevolencia*, *La Lira*, *La Gloria* etc.), créées à la fin du XIX^e et au commencement du XX^e siècles, acceptent, d'emblée, le serbo-croate comme langue officielle, ou bien s'en servent parallèlement avec le ladino.

La structure patriarcale de la famille juive commence à s'assouplir. Les idées libérales, qui se font sentir d'une façon lente mais efficace conjointement avec les nouvelles conditions de vie, jouent un rôle non négligeable dans le sens de l'affaiblissement de la pratique et du sentiment religieux,⁶ force principale de cohésion pendant des siècles.

Pendant longtemps, les Séfardim restent presque complètement séparés des Ashkénazim, venues en Bosnie en nombre

⁶ Cf. pour le judéo-espagnol en général les observations très pénétrantes de M. Sala, «Observații asupra dispariției limbilor», *Probleme de lingvistică generală*, Vol. III, București, 1961.

considérable après l'occupation. Les deux communautés vivaient l'une à côté de l'autre presque sans aucun contact (Kruševac, *Spomenica*, p. 76). Ce n'est qu'au début du XX^e siècle quel'on observe les premiers rapprochements, qui s'intensifient notamment sous l'influence des idées sionistes. Ces contacts nécessitaient à nouveau l'usage commun de «la langue du pays».

Une fois les anciennes structures sociales changées, pendant l'entre-deux guerres, période où l'idée de l'unité juive ne se fondait plus uniquement sur la seule religion, tout concordait à une assimilation linguistique progressive. Celle-ci fut brutalement terminée par les événements tragiques de la deuxième guerre mondiale.

Quelques données numériques. Des données précises sur le nombre des Séfardim en Yougoslavie nous manquent, même pour les époques les plus récentes. Pour la période d'avant la deuxième moitié du XIX^e siècle, elles sont trop approximatives et fragmentaires. Vuk Vinaver donne pour Dubrovnik en 1756 «une trentaine de foyers» ou bien 171 personnes, membres de la communauté; pour 1782 — 41 famille, soit 218 personnes (JA IV, p. 65). A Split, en 1616, à en croire un rapport du maire de la ville, les Juifs étaient aussi nombreux que le reste de la population (Tadić, *Spomenica*, p. 44). A Belgrade, d'après Vinaver (JA II, p. 29), il y avait, en 1663, 800 Juifs, en 1717 ils étaient 250, en 1777 — 800, en 1804 — 1000. D'après B. Kovačević (Ja IV, p. 105), en 1718 il y est à Belgrade 33 familles juives, soit une centaine de personnes. Pour la période allant de 1825 à 1827, Kovačević propose le nombre d'un millier de personnes (JA IV, p. 107). A Novi Pazar (Mušović, JA VII, p. 150), les Juifs sont évalués à 100 personnes en 1800, 170 en 1899, 207 en 1931, 292 en 1941.

On estime qu'à l'époque de l'occupation autrichienne, en 1878, il devait y avoir en Bosnie environ 3.000 Séfardim (d'après diverses sources, fournies à des dates différentes, il y avait en Bosnie 1200 Juifs en 1808, 2500 en 1840, 2000 en 1851, 2000 en 1865, 5700 en 1868, 3000 en 1876; cf. Kruševac, *Spomenica*, p. 77). D'après les recensements officiels autrichiens, Kruševac (*Spomenica*, p. 77) donne pour la Bosnie les chiffres suivants: environ 3000 Séfardim en 1878, 5729 en 1895 et 8219 en 1910. Les Séfardim étaient répartis, en 1910, dans différentes villes de Bosnie-Herzégovine, de la manière suivante: Sarajevo 4985, Travnik 412, Bijeljina 389, Banja Luka 222, Tuzla 80, Zenica 178, Višegrad 178. Mostar 84, Visoko 174, Brčko 55, Bihać 128, Bosanski Brod 52, Zvornik 106, Zavidovići 55, Derventa 76, Žepče 97, Doboj 79 (sans compter les Séfardim qui vivaient en petits groupes dans d'autres villes et les villages) (Kruševac, *Spomenica*, p. 78; cf. aussi Konforti, *Spomenica*, pp. 138, 139).

Pour la période de l'entre-deux-guerres, les renseignements précis sur les Séfardim font également défaut dans les volumes présentés. Samuel Kamhi («Jezik, pjesme i poslovice bosansko-hercegovačkih Sefarada» / Langue, chansons et proverbes des Séfardim de Bosnie-Hertzigovine/, *Spomenica*, p. 105) considère que leur nombre en Bosnie-Hertzigovine, pour l'époque en question, varie entre treize et quatorze milles.

A Bitolj (Monastir), il y avait au commencement du XX^e siècle plus de 7000 Séfardim (Konstantinov, JA VI, p. 92). Par l'effet des changements économiques et sociaux survenus à l'époque — Bitolj cesse d'être un centre commercial important, de sorte que les commerçants juifs s'appauvrirent — un grand nombre de Séfardim, surtout pendant l'entre-deux-guerres, se voient obligés d'émigrer (en Amérique, en Grèce et dans d'autres pays). A la veille de la deuxième guerre mondiale, la communauté juive y comptait 3200 personnes,⁷ dont 3031 seront déportés le seul 11 mars 1943 (cf. David-Dale Levi, «Bitoljski Jevreji u NOB» / Les Juifs de Bitolj dans la résistance /, JA III, pp. 110, 113).

D'une façon générale, il faut tenir compte que, même après 1918, la majorité des Séfardim en Yougoslavie vivait au sud de la Save et du Danube (dans les régions autrefois sous la domination turque), tandis que les Ashkénazim se situaient au nord de cette ligne (cf. Albert Vajs, «Jevreji u novoj Jugoslaviji» / Les Juifs dans la Yougoslavie nouvelle /, JA I, p. 20). Du nombre total des Juifs en Yougoslavie en 1939/40 (ce chiffre ne comprend que les Juifs de nationalité yougoslave) les Séfardim constituent un tiers (Vajs, JA I, p. 21), correspondant à environ 23000 personnes.

En 1945, après les massacres et les camps d'extermination, il n'y a plus que 13500 Juifs au total (Séfardim et Ashkénazim) qui rentrent en Yougoslavie. Entre 1948 et 1952 presque 8000 émigrent en Israël, après quoi, il reste dans le pays environ 6750 personnes (Macédoine — 112, Serbie — 2675, Bosnie-Hertzigovine — 1298, le reste vivant dans les régions peu habitées par les Séfardim) (Vajs, JA I, pp. 34, 35, 36). On estime que la moitié du nombre des survivants non-émigrés sont des Séfardim (Vajs, JA I, p. 36). En 1957, d'après les statistiques de l'Union des communautés juives, il avait en Yougoslavie 6691 Juifs, dont 2871 en Serbie (à Belgrade 1338), 1424 en Bosnie-Hertzigovine (à Sarajevo 1018), 99 en Macédoine (à Skopje 95) etc. (cf. Maks Vajs, «Prethodni rezultati popisa Jevreja u Jugoslaviji» / Résul-

⁷ Nous voudrions signaler que l'information obtenue au Musée de la ville de Bitolj et que nous avons transmise à M. Manuel Alvar (cf. *Revue de Linguistique Romane*, tome XXXI, p. 271), selon laquelle la communauté juive à Bitolj comptait 5.000 à 6.000 personnes, doit être précisée par les faits produits ci-dessus.

tats préliminaires du recensement des Juifs en Yougoslavie/ JA III, pp. 165, 166).⁸ Toutes ces statistiques ne distinguent pas les Séfardim des Ashkénazim.

Traditions, coutumes, vie quotidienne. Les «réponses» de Josef Almosnino, savant connu et rabin, vivant à Belgrade au XVII^e siècle, présentées par Zdenko Levntal (JA VII, pp. 29—40), nous fournissent plusieurs détails fort intéressants sur la vie des Séfardim en Serbie, en Bosnie et à Dubrovnik à l'époque. Plusieurs articles de Aron Alkalaj («Purim u Jevrejskoj mahali» /Purim dans le quartier juif/, JA I; «Život i običaji u neka-dašnjoj jevrejskoj mahali» /La vie et les coutumes dans le quartier juif d'autrefois/, JA V, etc.) évoquent le quartier juif de Belgrade à la fin du XIX^e et au commencement du XX^e siècle: les femmes au *tokižo*⁹ sur la tête (JA II, p. 147), les *kazaminteras* (JA I, p. 147) les *rinčiperos* (Luftmenschen, JA V, p. 83).

Dans le quartier vivaient les Juifs d'état modeste et les pauvres (*los de abajo* à la différence des riches *los de arriba* qui vivaient dans la ville). La vie y était tout à fait patriarcale. On racontait les histoires traditionnelles sur les *sidim* et les *brušas*; les vieilles femmes «guérissait» les malades à l'aide de *guevo* (*guveziko*) (JA V, p. 86). Le jour du *šabat*, on servait le *pastel* et le *fižon*; pour le petit déjeuner on goûtait les *burekitas* (JA V, p. 87). Accompagnées du *pandero*, les femmes chantaient des romances (JA V p. 88). Les *kazaminteras* (par plaisanterie *kazamintiras*) s'employaient à unir les couples. Pour les filles pauvres, on organisait des *kožetas*, après quoi à la maison des parents, on faisait le *prisiado* (p. 88). La veille du mariage avait lieu le *banjo de novias* (p. 87).

Samuel Elazar («Narodna medicina Sefardskih Jevreja u Bosni» /Médecine populaire chez les Juifs Séfardim en Bosnie/, *Spomenica*, pp. 155—166) traite de la médecine populaire chez les Séfardim en Bosnie, se fondant sur deux manuscrits en juéo-espagnol (dont le premier date de 1820, et le second de 1840

⁸ Cf. Bencion Levi, «Statistički podaci o Jevrejima u Jugoslaviji» (Données statistiques sur les Juifs en Yougoslavie), *Jevrejski pregled*, Année XIV, N^o 5—6, Beograd, 1963, où l'on compare les données pour 1952 à celles de 1962. Nous ne signalons que les données concernant les régions où les Séfardim vivaient en plus grand nombre: Bosnie-Hertégovine: 1267 (en 1952), 1354 (en 1962); Sarajevo: 1110 (en 1952), 1087 (1962); Mostar: 158 (en 1952), 68 (en 1962); Serbie: Beograd: 1389 (en 1952), 1548 (en 1962), Priština: 12 (en 1952), 24 (en 1962); Macédoine: Skopje: 95 (en 1952), 106 (en 1962).

⁹ Dans les exemples cités nous respectons l'orthographe (ou la transcription) du texte authentique. La plupart des textes cités sont donnés en caractères latins croates. Nous indiquons la valeur de quelques lettres caractéristiques: c [ts], č [tʃ], ć [tʃ], dž [dʒ], đ [dʃ], h [x] ou [h], j [j], lj [ʎ], nj [ɲ], š [ʃ] ž [ʒ] etc. Dans ces volumes l'orthographe espagnole a souvent été appliquée.

environ) et sur les traditions. Il cite les prescriptions «médicales» et décrit les procédés d'usage. Voici une formule à laquelle on attribuait une action magique: «Dulci ti vinu, dulci ti si vaiga, i todū el mal a las profundinas de la mar que caiga» (*Spomenica*, p. 161). La formule contre une sorte de fièvre (*colebrica*) était «Andando por un camino escuntri un culebro bivo con sus pies. Achapilo sin mano, degoyi lo sin cuchio, engloti sin paladar. Ansi medri i cresca quanto dies es vardad» (*Spomenica*, p. 163).

Enseignement. Samuel Pinto («Prosvjetne prilike bosanskih Jevreja za turske vladavine» /L'enseignement chez les Juifs de Bosnie sous la domination turque/, JA II, p. 64—70) et Dušan Sindik («O jevrejskim školama u Beogradu u XIX veku» /Écoles juives à Belgrade au XIX^e siècle/, JA V, pp. 98—109) présentent la situation de l'enseignement. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, aussi bien en Bosnie qu'en Serbie, les Séfardim faisaient leurs études dans des écoles confessionnelles, où l'on enseignait en ladino. La «langue du pays» fait apparition dans l'enseignement: en Serbie après 1874 (cf. Sindik, JA V, p. 102) et en Bosnie une vingtaine d'années plus tard (Kruševac, *Spomenica*, pp. 82, 83, 90). Les femmes étaient rarement capables de lire et écrire (Pinto, JA II, p. 67). Vers la fin du XIX^e siècle et au commencement du XX^e, les enfants juifs fréquentent de plus en plus les écoles laïques du pays. Pinto donne une description assez circonstanciée de ce qu'était l'enseignement dans les institutions religieuses juives à Sarajevo.

Associations, presse, domaine public. Avram Pinto («Jevrejska društva u Sarajevu» /Associations juives à Sarajevo/, *Spomenica*, pp. 173—187) présente l'activité de nombreuses associations, pour la plupart culturelles et de bienfaisance — La Benevolencia, La Lira etc. — associations constituées vers la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles. Jakov Atijas («Esperanza jevrejski studentski klub u Zagrebu» /*Esperanza*, club d'étudiants Juifs à Zagreb/, JA I, pp. 110—112) brosse l'activité culturelle d'une société de Séfardim, pour la plupart originaires de Bosnie, à Zagreb.

Au XIX^e siècle, à Belgrade étaient imprimés plusieurs livres en caractères hébreux. Parmi les 59 unités publiées jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la plupart sont en ladino. Il faut mentionner surtout une grammaire de l'hébreux, écrite par Juda Haj Alkalaj en ladino et publiée en 1839 (cf. D. Sindik, JA V, p. 105). C'est à Belgrade que paraissait également, avant la première guerre mondiale, un périodique en ladino: *El amigo del pueblo* (A. Alkalaj, JA I, p. 147). A Sarajevo, entre le 28 décembre 1900 et le 16 août 1901 paraissait (30 livraisons de parues), sous la direction de Abraham Kapon, l'hebdomadaire *La Alborada* (cf. H. Kamhi, «Jevrejska publicistika u Bosni i Hercegovini» /Périodiques juifs en Bosnie-Hertzégovine/, *Spomenica*, pp. 167—

172; Luci Mevorah-Petrović, «Abraham Kapon», JA V, pp. 74—81). Toutes les éditions ultérieures furent écrites presque exclusivement en serbo-croate.

Tous ces volumes, contiennent des articles sur les Séfardim ayant joué un rôle important dans la vie du pays ou de la communauté juive. Il faut mentionner, entre autres, le portrait du théologien belgradois Josef ibn Danon (présenté par Zdenko Levntal, JA IV, pp. 59—63), collaborateur et disciple de Josef Almosnino (cf. Levntal, JA VII, pp. 30, 31).

Samuel Kamhi (JA II, p. 133—138, *Spomenica*, p. 289—293) présente à son tour le portrait du romaniste et critique littéraire de Sarajevo, Kalmi Baruh, mort en 1945 dans le camp de concentration de Bergen-Belzen. Y figurent également les biographies de Abraham Kapon (JA V), Vita Kajon (*Spomenica*) etc.

Les Séfardim — écrivains en Yougoslavie et les Séfardim dans les oeuvres des écrivains yougoslaves. Les Séfardim ont donné aux lettres yougoslaves quelques écrivains de langue serbo-croate, dont les plus importants sont: Isak Samokovlija (Bosnie), Hajim S. Davičo (Serbie), Žak Konfino (Serbie), Oskar Davičo (Serbie). Chaque volume présenté est consacré en partie aux textes littéraires, parmi lesquels figurent les nouvelles de Isak Samokovlija (JA I, JA II, *Spomenica*), de Žak Konfino (JA I, JA II, JA IV) et maints autres qui ont décrit dans leurs oeuvres le milieu séfarde. Isak Samokovlija (1889—1955), nouvelliste, auteur de théâtre et poète occupe une place de choix dans la littérature yougoslave. Il manifeste une prédilection marquée pour les «bas fonds» de la société séfarde en Bosnie, milieu populaire arrivant difficilement à trouver sa place dans une société patriarcale en proie aux changements qu'apportent la fin du XIX^e et le commencement du XX^e siècles (cf. Marko Marković, «Pripovjedački lik Isaka Samokovlije» /Isak Samokovlija — conteur/, JA II, p. 213—221; Dimitrije Mašanović, «Neki elementi duhovne i estetske strukture pripovedaka Isaka Samokovlije» /Certains éléments de la structure spirituelle et esthétique des contes d'Isak Samokovlija/, JA III, pp. 225—231). Avant la première guerre mondiale, plusieurs Séfardim écrivaient encore en ladino, p. ex. Kapon, Atijas (cf. *Spomenica*, p. 168; JA V, pp. 74—81). Pour la période entre les deux guerres, il faut mentionner surtout Laura Papo-Bohoreta, auteur de plusieurs pièces de théâtre, de poésies et de contes en *didjo* de Sarajevo (écrits en caractères latins). Ešref Čampara (JA VII, pp. 136—144) présente sommairement les manuscrits de cette femme-écrivain, qui se trouvent aux Archives de la ville de Sarajevo.

Natalija Strunjaš «Jevreji u jugoslavenskoj literaturi» (Les Juifs dans la littérature yougoslave, JA VII, pp. 105—144) étudie la place qu'occupent les Juifs, surtout les Séfardim bo-

sniaques, dans les oeuvres de Isak Samokovlija et de Ivo Andrić. Le Prix Nobel yougoslave, Ivo Andrić, parle très souvent dans ses oeuvres — romans et nouvelles — des Séfardim de Bosnie: c'est pourquoi dans la partie littéraire aussi bien de l'Almanach que de *Spomenica* figurent plusieurs de ses textes concernant les sujets séfardes (JA I, JA II, JA IV, JA V, JA VI, *Spomenica*).

Le folklore littéraire des Séfardim. Samuel Kamhi («Jezik, pjesme i poslovice bosansko-hercegovačkih Jevreja» /Langue, chansons et proverbes des Juif de Bosnie-Hertzigovine/, *Spomenica*, pp. 105—121) souligne avec raison que les romances séfardes créées dans leur nouvelle patrie méritent une attention tout aussi grande que celles apportées de l'Espagne, tant au point de vue littéraire que linguistique (*Spomenica*, p. 111). Après avoir brossé une classification des romances (p. 114), Kamhi essaye de présenter très sommairement les critères selon lesquels il est possible de déterminer leur origine ainsi que l'époque de leur formation. Il fait état, très brièvement, des romances de contenu religieux (pp. 115, 116), de celles qui se rattachent à différentes circonstances (circoncision, fiançailles, mariage etc., pp. 116, 117) et, à la fin, des romances d'amour (pp. 117—178). L'espace limité n'a pas permis à l'auteur d'illustrer d'une manière plus abondante ses observations sur ce genre.

Dans le même travail (*Spomenica*, pp. 119, 120) Kamhi présente les proverbes séfardes, en donnant quelques exemples fort représentatifs du genre. Samuel Pinto («Španjolske izreke i poslovice bosanskih Sefarada» /Dictons - *refranes* - et proverbes espagnols des Séfardim de Bosnie/, JA III, pp. 29—48) montre les caractéristiques générales (pp. 29, 30, 31) des proverbes des Séfardim bosniaques.

Textes en judéo-espagnol. Chez les écrivains ayant écrit, en serbo-croate, sur les Séfardim, apparaît occasionnellement quelque phrase ou expression en judéo-espagnol, qui sert d'effet stylistique, notamment là où il s'agit de rendre l'ambiance séfarde ou traduire la «couleur locale». I. Samokovlija, dans sa nouvelle «Nosač Samuel» (Le porteur Samuel, *Spomenica*), en décrivant une soirée dans le quartier juif de Sarajevo, cite la chanson:

*Yo pasi por la tu guerta
Tu estavas en la puerta
Te saludi, te fuites
Esto no me se arenta.*

(p. 341)

Les exemples de cette sorte sont assez rares. Dans les articles de Aron Alkalaj, cités plus haut, figure un nombre assez important de termes pris dans différents domaines de la vie des

Juifs de Belgrade. En présentant dans son article les manuscrits de Laura Papo (JA VII, pp. 136—144), Ešref Čampara ne cite que quelques titres des pièces de cet écrivain (*Ožos mios, Shuegra ni de baro buena, La Pasensia vale mucho* etc.) de ses poésies (*Violetas, Madres* etc.) et de plusieurs romances qu'elle avait recueillies et insérées dans ses pièces (*Labrando estaba la reina; Morenica; Moricos, mis Moricos; Morena me yaman; Segadores; A casar el rey salia; De que lloras blanca niña* etc.). A la fin de la *Spomenica* (pp. 321—326) figurent sous forme de supplément quelques romances (*Arboleda, arboleda . . .; De que lloras blanca niña . . .; A cazar el rey salia . . .; Camini por altas torres . . .; Estavase la condesa asentada en su portal . . .; Hay, que relumbror . . .; Tardasteis, escolero, de rodear las viñas . . .; Caminando por las flores . . .*) ainsi que plusieurs proverbes des Séfardim de Bosnie. La plupart de ces textes constituent des variantes peu connues jusqu'à présent. On peut regretter que le texte soit donné en orthographe espagnole «normalisée» qui voile les caractéristiques phonétique du judéo-espagnol de Bosnie.

Samuel Pinto (JA III, pp. 29—48) a recueilli 210 proverbes séfardes de Bosnie. Ce recueil, publié après sa mort, reste encore inachevé. L'orthographe est en partie espagnole normalisée, ou bien croate latine, ce qui ne permet pas toujours de voir clairement la vraie forme phonétique des mots. Ce recueil présente toutefois un matériel précieux pour les folkloristes aussi bien que pour le linguistes.

Noms de familles. Les volumes en question fournissent une quantité abondante de noms de famille des Séfardim de Yougoslavie, dont nous donnons ici un choix à titre d'illustration.

Bitolj: *Alba, Anaf, Aruesti (Aroesti), Demajo, Faradži, Hason, Išah, Kalderon, Kamhi, Kasorla, Kolonomos, Levi, Menšula, Mordo, Nahmijas, Ovadija, Pardo, Romano, Ruso, Sarfati, Sodikario, Šami* etc. (JA III, pp. 110—113, JA V, pp. 176, 177);

Novi Pazar (vers 1730): *Angelis, Dinaroj, Franko, Gabaj, Tolentino* (JA II, p. 30);

Belgrade: *Konfino, Alkalaj, Almosnino, Azriel, Lela, Buli, Baruh, Davičo, Halfon, Kalmić, Čelebonović, Katalan* (JA IV, p. 278);

Sarajevo: *Abinun, Albahari, Alevi, Alkalaj, Altarac, Atijas, Baruh, Čelebi, Daniti, Danon, Elazar, Eškenazi, Finci, Gaon, Kabiljo, Kajon, Kalderon, Kamhi, Katan, Konforti, Kunorti, Levi, Maestro, Montiljo, Ovadija, Ozmo, Papo, Pardo, Pesah, Pinto, Salom*, etc. (JA II, p. 260, JA IV, pp. 109, 278, JA V, p. 94 etc.)

Travnik: *Abinun, Altarac, Atijas, Finci, Gaon, Konforti, Levi, Maestro* etc.

Bijeljina: *Perera* etc.

Dubrovnik: *Montillo, Bonfil* (XVII^e et XVIII^e siècles) etc.

Split: *Rodriguez* (XVI^e siècle), *Penso* (XVII^e siècle), *Pardo* (XVIII^e siècle) etc.

Langue: Deux travaux figurant dans les volumes analysés traitent plus spécialement de la langue des Séfardim de Yougoslavie: Samuel Kamhi, «Jezik, pjesme i poslovice bosansko-hercegovačkih Sefarada» (Langue, chansons et proverbes des Séfardim de Bosnie-Herzégovine, *Spomenica*, pp. 105—121) et Edward Stankiewicz, «Balkanski i slovenski elementi u judeo-španskom jeziku Jugoslavije» (Éléments balkaniques et slaves dans la langue judéo-espagnole de Yougoslavie, JA VII, pp. 84—91). Après une brève introduction historique, Kamhi présente les caractéristiques tant de la langue écrite que de la langue parlée des Séfardim de Bosnie. Il donne une analyse succincte (p. 110) des faits qui ont provoqué, à la fin du XIX^e et au XX^e siècles, des changements importants notamment sur le plan du lexique. Il cite quelques exemples de mots empruntés au serbo-croate, qui, entre les deux guerres, étaient employés comme synonymes des éléments espagnols, p. ex.: *ćumur* et *carbon*, *njiva* et *campo*, *grahitas* (scr. *grašak*) et *favas*, *guzga* et *pato* etc., de même que quelques mots serbo-croates «espagnolisés», p. ex. *luč* — *luča*, *snopići* — *snupitjos*.

Edward Stankiewicz analyse dans son étude les éléments non-romans du judéo-espagnol de Yougoslavie. Cet idiome a été étudié jusgu'à présent presque exclusivement du point de vue de la linguistique romane, en tant que dialecte archaïque de la langue espagnole (JA VII, pp. 84, 85). Stankiewicz se propose d'examiner le statut linguistique des éléments alloglottes en judéo-espagnol de Yougoslavie, prenant ses exemples à Sarajevo, Belgrade, Skopje et Bitolj, villes qui, même après les ravages de la guerre, restent les centres les plus importants du judéo-espagnol. Les quatre dialectes offrent un certain nombre de différences l'un par rapport à l'autre (cf. p. 86). Les éléments hébreux sont communs à tous ces dialectes (p. 86). Le judéo-espagnol de Bitolj et de Skopje, en relation directe avec celui de Salonique, offre un nombre plus restreint d'éléments slaves que ce n'est le cas des dialectes de Serbie et de Bosnie. Le judéo-espagnol de Bosnie a, à son tour, plus d'éléments turcs que celui de Belgrade. En analysant les éléments hébreux, l'auteur cite, entre autres, quelques exemples de mots hébreux qui prennent des affixes espagnols, p. ex. h. *mazal* «heureux» j.-e. *mazalózu* «heureux», *malmazalózu* «malheureux», *xešbon* «calcul, compte» — dem. *xešboniku*. En ce qui concerne les éléments de provenance turque, l'auteur montre qu'il n'est pas toujours aisé de discerner si tel ou tel élément a été pris directement au turc ou bien s'il a passé par la langue slave (p. 77). Un grand nombre d'éléments turcs sont plus proches des formes serbo-croates

(j.-e. *čilim* «tapis» — scr. *čilim*; j.-e. *ćumúr, ćimúr* «charbon» — scr. *ćumur*) que des formes turques (*kilim, kòmür*). Ils présentent parfois les mêmes différences territoriales que les mots correspondants du slave (Belgrade: j.-e. *baštován* — scr. *baštovan*, Sarajevo: *baščován* «jardinier» — scr. *baščovan*; cf. en turc: *bağcivan*; p. 88). Les éléments d'origine turque montrent parfois, en morphologie, les caractéristiques slaves; p. ex. *la mušterija* «client» (comme en scr. *mušterija*) qui coexiste avec *el mušteri*, forme plus proche du turc: *müşteri* (p. 88). De même que dans les langues slaves du Sud, on peut constater la disparition de certains éléments lexicaux turcs et leurs remplacements en judéo-espagnol par des éléments slaves (souvent de provenance ellemande), p. ex. à *bojaži* «peintre» on substitue *móler* (scr. *mòler* < all. Mahler), à *terzi* «tailleur» *šnajder* (scr. *šnajder* < all. Schneider), à *kundurži* «cordonnier» *šustér* (scr. *šuster* < all. Schuster) etc. (p. 89).

A côté d'un certain nombre d'éléments lexicaux slaves (p. ex. *kobíla* «jument», *gúska* «oie» etc.) un certain nombre d'éléments d'autre provenance ont été introduits par l'intermédiaire slave (p. ex. j.-e. *krumpír, kumpír* «pommes de terre», cr. *krumpir* < all. Grundbirne, etc. (p. 90). Certains éléments empruntés ont permis de faire en judéo-espagnol les mêmes distinctions sémantiques qu'en serbo-croate (p. ex., en scr. *višnja* «griotte», *trešnja* «cerise», en j.-e. *višnja* — à Bitolj: *višne* — «griotte», *seréza* «cerise», p. 90). L'emprunt du terme *Nemcu*, f. *Nemca* «Allemand, -e», a fait que l'ancien terme *Tudesku* signifie la même chose que *Eškenazi*. Le modèle serbo-croate peut être observé dans l'expression morphologique de certaines distinctions sémantiques, p. ex. d'après le serbo-croate *grah* «pois» — *grašak* «petits pois» on fait en judéo-espagnol *graxa* «pois» — *graxita* «petits pois» à l'aide du suffixe espagnol *-ita* correspondant au suffixe *-ak* du serbo-croate (p. 90). Quant à l'accent, les emprunts au serbo-croate ont toujours été adaptés aux règles de l'accentuation espagnole (p. ex. *malína* «mure», *jagóda* «fraise», *temél* «fondamment», *učitel* «maître d'école, instituteur») et ne représentent pas l'accentuation serbo-croate plus ancienne (*málina* et *témelj* remontent aux formes plus anciennes *malína*, *temèlj*, tandis que *jăgoda* et *učitelj* remontent à *jăgoda* et *učitelj*, p. 90). L'auteur relève aussi un certain nombre de suffixes d'alteration, d'origine slave, particulièrement dans les noms de personnes (p. ex. *Rifka, Rikica, Rifkula*, p. 91).

L'idiome des Séfardim yougoslaves, menacés d'une extermination totale par les événements de la deuxième guerre mondiale, est réduit de nos jours à un statut précaire. Le processus de désintégration de l'idiome (cf. JA VII, p. 85) et de l'assimilation linguistique qui a été amorcé dans la période de l'entre-deux-guerres, va s'accélération après la deuxième guerre mon-

diale, étant donné la dispersion et la réduction des sujets parlants qui s'en servent. On constate qu'un nombre considérable d'éléments étrangers (surtout en lexicque) pénètre dans cette langue. Après 1945., le *didjo* n'est pratiquement plus d'usage en tant que langue de famille: les jeunes générations ne l'apprennent plus comme langue maternelle, même là où les deux parents sont d'origine séfarde, parlant le judéo-espagnol. Le folklore (romances, proverbes etc.) tombe progressivement dans l'oubli dans la mesure où il perd l'espace vital qui le soutenait (cf. Kamhi, *Spomenica*, p. 121). Cet idiome est, semble-t-il, appelé à disparaître avec les derniers sujets parlants qui l'avaient appris et parlé dans leur enfance comme langue maternelle.